

régulier nulle part : notre administration est encore sans système, parce que le dernier gouvernement était sans volonté. Je rétablirai l'ordre partout. Je veux placer la France dans un tel état, qu'elle puisse dicter des lois à l'Europe. Je ferai toutes les guerres nécessaires, dans l'unique but de la paix. Je vous donnerai des institutions fortes ; je les mettrai en harmonie avec nos besoins et nos habitudes ; je protégerai la religion : je veux que ses ministres soient à l'abri du besoin...

—Et après cela, général ? interrompit doucement Ducis.

—Après cela ? reprit Napoléon en souriant, quoiqu'un peu étonné ; après cela, papa Ducis (c'est ainsi qu'il le désignait toujours,) si vous êtes content de moi... eh bien ! vous me nommerez juge de paix dans quelque canton.

Et tout le monde de rire de cette naïve ambition.

Au bout de quelque temps, Ducis reçoit du premier consul une nouvelle invitation, à laquelle il s'empresse de se rendre comme à la première. Il y a cette fois, dans l'accueil qu'il reçoit, quelque chose de plus caressant ; il est, pendant le dîner, l'objet de plusieurs distinctions qu'on juge propres à le flatter. Après le café, Napoléon s'empare du poète et l'emmène dans le parc, où ils font quelques tours de promenade ; et c'est là qu'après un échange mutuel de politesses, s'établit entre eux le dialogue suivant :

—Comment êtes-vous arrivé ici, papa Ducis ?

—Mais, général, dans une bonne voiture de louage, qui m'attend à votre porte, et qui doit me ramener, ce soir, à la mienne.

—Quoi ! en fiacre ! à votre âge ? cela ne vous convient pas.

—Général, je n'ai jamais eu d'autre voiture, quand le trajet m'a paru trop long pour mes jambes.

—Non, vous dis-je, cela ne se peut plus : il faut qu'un homme de votre âge, de votre mérite, ait une bonne voiture à lui, bien simple, bien suspendue. Laissez-moi faire, j'arrangerai cela.

—Général, reprend Ducis en appercevant au même moment une bande de canards sauvages qui traversait un nuage au-dessus de leur tête, êtes-vous chasseur ?

—Mais oui, répond Napoléon... qui ne devine pas trop où Ducis veut en venir.

—Vous voyez cet essaim d'oiseaux qui fend la nue ?

—Quel rapport ?...

Eh bien ! il n'y en a pas un, là, qui ne sente de loin l'odeur de la poudre et ne flaire le fusil d'un chasseur.

—Que voulez-vous dire ?

—Que je suis un de ces oiseaux, général : je me suis fait canard sauvage.

Après cette singulière réplique, il était difficile que la conversation allât plus loin ; cependant Napoléon attachait peu d'importance à cette saillie du poète, qu'il ne regarda que comme un caprice passager qu'il lui serait facile de vaincre quand il le voudrait ; et il voulut que le nom de Ducis fût placé sur la liste de la première fournée de sénateurs ; mais celui-ci refusa opiniâtement, quoique avec mesure et dignité, se bornant à répondre aux instances et aux prières de ses amis, qui voulaient lui faire accepter cette haute dignité :

—Ma détermination est irrévocablement prise.

Le premier consul vint à créer l'ordre de la Légion d'Honneur. Ducis avait des droits incontestables à cette institution,

qui avait pour objet de récompenser toutes les gloires, de décorer tous les talents. A la fin de l'année 1803, cette distinction lui fut décernée par le grand conseil de la Légion d'honneur, qui, à son origine, avait seul le pouvoir des nominations. Ducis refusa encore, et expliqua le motif de son refus dans une lettre qu'il écrivit à M. de Lacépède. Napoléon en fut instruit, et, sans témoigner le moindre mécontentement contre un exemple dont la contagion était peu à craindre, il se contenta de dire :

—Eh bien ! c'est moi qui resterai son obligé ; le père Ducis est un original.

En effet, pendant quelques jours, on se dit tout bas : *Le vieux Ducis est devenu tout à fait fou* ; puis il n'en fut plus question. Cependant, comme on faisait l'année suivante, à madame de Boufflers, le récit de l'entêtement de Ducis (c'était ainsi qu'on qualifiait ce qui n'était de sa part qu'un acte de conscience) : *Je le reconnais bien là !* s'écria cette dame, qui aimait beaucoup Ducis : *C'est un vrai Romain !*

—*Au moins, pas du temps des empereurs !* reprit le chevalier de Boufflers, avec cette finesse d'esprit qui lui était si naturelle.

Parmi les plus habituelles fantaisies de Napoléon, fantaisies qui du reste lui procuraient souvent de piquantes jouissances, il avait celle de parcourir Paris *incognito*, à la manière du célèbre sultan que l'auteur des *Mille et une Nuits* a immortalisé dans ses *Contes*. Presque toujours accompagné de son grand vizir Giassar, c'est à-dire de Duroc, ou, à son défaut, de l'aide de camp de service, Napoléon sortait des Tuileries quelquefois avant le jour. Alors la personne qu'il emmenait avec lui était chargée de répondre au *qui-vive ?* des réactionnaires échelonnés autour du jardin : *L'empereur !* Le commandant du poste venait seul le reconnaître. Après l'échange des mots d'ordre et de ralliement, cet officier de la garde ouvrait la grille par laquelle Napoléon voulait sortir du jardin, et il s'échappait ainsi de ce qu'il appelait en plaisantant *sa prison des Tuileries*.

Dans ces excursions à travers la ville, il était toujours vêtu d'une redingote bleu foncé, comme dans les derniers temps, entièrement boutonnée sur la poitrine ; il portait un chapeau rond à larges bords. Son compagnon n'avait rien non plus qui pût faire deviner son rang. Ces promenades faisaient grand bien à Napoléon, en ce qu'elles le délassaient d'un travail presque continu. Que ce fût de grand matin ou à la nuit close, lorsque Duroc voyait Napoléon sortir de ses appartements intérieurs ainsi vêtu, il savait d'avance ce qu'il avait à faire ; et, sans autre information, il allait se *déguiser*, c'est-à-dire endosser un habit bourgeois. Quelquefois aussi, au lieu de sortir du palais par un des pavillons du jardin, surtout si c'était en été et que les Tuileries fussent encore ouvertes aux promeneurs, il traversait la cour du château et s'esquivaient par le guichet qui est en face de la *rue de l'Échelle*. Duroc lui donnait le bras. Ils entraient ainsi dans les boutiques de la rue Saint-Honoré pour y marchander ou même y acheter quelques objets de mince valeur. Il lui arrivait quelquefois de se *risquer* jusqu'à pénétrer dans les galeries du Palais-Royal ; mais il fallait qu'il n'y aperçût que peu de monde. Ordinairement les excursions du soir ne s'étendaient guère plus loin.